

# A propos du livre de Guenter Erbe «Dorothea Herzogin von Sagan (1793–1862)»

par René-Marc Pille

[http://www.perspectivia.net/content/publikationen/francia/francia-recensio/2010-4/FN/erbe\\_pilleMetadata](http://www.perspectivia.net/content/publikationen/francia/francia-recensio/2010-4/FN/erbe_pilleMetadata)

Francia-Recensio 2010/4 Frühe Neuzeit – Revolution – Empire (1500–1815)

Günther Erbe, *Dorothea Herzogin von Sagan (1793–1862). Eine deutsch-französische Karriere*, Köln, Weimar, Wien

(Böhlau) 2009, 254 S., 20 Abb. (Neue Forschungen zur schlesischen Geschichte, 18), ISBN 978-3-412-20415-0, 32,90€

Bien que n'ayant pas réussi à négocier un mariage entre Napoléon et la sœur du tsar Alexandre, Talleyrand n'en œuvra pas moins pro domo, puisqu'il obtint pour son neveu Edmond de Périgord la main et la fortune de la duchesse Dorothee de Courlande. Ce mariage, célébré par le prince primat Dalberg à Francfort-sur-le-Main le 23 avril 1809, allait faire entrer la jeune princesse, originaire des marges de l'Europe, au cœur du grand jeu diplomatique qui amena la recomposition du continent. C'est à cette destinée croisée que s'attache l'ouvrage de l'historien Günther Erbe, professeur de sciences politiques à l'université de Zielona Góra en Pologne et qui entreprend de dresser un portrait original entre la «grande dame» (en français dans le texte) chère à l'historiographie française et le nom de Sagan qu'a retenu d'elle la postérité allemande. Ces traditions parallèles ne facilitent pas précisément l'identification bio-bibliographique du personnage: Dorothee de Courlande apparaît dans les ouvrages francophones sous l'appellation de duchesse de Dino – titre que le roi des Deux Siciles avait donné à Talleyrand, qui le céda à son neveu –, tandis qu'elle est connue dans l'espace germanophone comme duchesse de Sagan – nom du fief silésien dont l'auteur retrace très précisément l'histoire jusqu'à sa disparition (p. 211–226).

Puisant dans des sources archivistiques germano-polonaises – en particulier le Geheimes Staatsarchiv de Berlin, la Thüringische Universitäts- und Landesbibliothek de Iéna et le fonds Varnhagen de la Biblioteka Jagiellonska de Cracovie – et nourri d'une abondante bibliographie, l'ouvrage doit ses qualités à l'aisance, notamment linguistique, avec laquelle l'auteur maîtrise l'histoire aussi bien politique que littéraire des aires culturelles germanophone et francophone: condition à vrai dire indispensable à l'étude approfondie d'un objet aussi complexe. Sa démarche relève de l'histoire culturelle, ce qui donne à l'ouvrage un relief qui fait justement défaut aux biographies françaises de la duchesse, dont on peut en revanche apprécier l'écriture élégante qui sied au sujet: ainsi dans celle de Micheline Dupuy, «La duchesse de Dino. Égérie de Talleyrand, princesse de Courlande 1793–1862» (Paris 2002). Quant à la problématique qui structure l'ouvrage, elle est d'ordre antithétique, l'auteur explorant toute une série de ruptures et de contradictions dont la principale est la transition conflictuelle entre l'Ancien Régime et la société bourgeoise, changement dont la duchesse de Courlande devient un des emblèmes parce qu'incarnant une mutation qui en fait un objet socio-culturel digne d'intérêt: celle qui a fait passer les femmes d'influence du statut de favorite à celui d'égérie, et l'on saura gré à l'auteur de ne pas négliger ici les questions philologiques, p. ex. dans sa comparaison entre l'usage allemand et français des termes «Egeria»/«égérie» (p. 7, n. 12). Une autre de ces antithèses, qui découle de la première, est l'opposition entre le classicisme et le romantisme dont la superbe série de portraits représentant la duchesse aux divers âges de sa vie (ill. 5–14) illustre pertinemment quel courant l'a emporté sur l'autre. Les propos des contemporains témoignent en outre combien cette opposition a pu être intériorisée au point de devenir une des dichotomies fondatrices de l'histoire culturelle du XIXe siècle. Ainsi cette note du 6 mai 1846 dans le journal du prince Pückler-Muskau: *Lange Unterhaltung in Berlin mit der Herzogin von Sagan, einer Frau, die mir imponirt, aber nicht wohlthätig. Ich bewundere sie, aber ohne Sympathie, was daher kommt, weil sie eine klassische, ich eine romantische Natur repräsentire* (cit. p. 171). Quant à l'opposition France-Allemagne, dont le sous-titre de l'ouvrage laisse penser qu'elle aurait donné lieu à une heureuse synthèse, elle apparaît comme insurmontable malgré les apparences, la duchesse se sentant «toujours considérée comme une étrangère» dans son pays d'adoption (propos cit. p. 118, n. 53): Talleyrand lui-même évoquait son «allemanderie» (p. 119). Mais n'y a-t-il pas ici une certaine asymétrie dans la formulation de cette antithèse? Car enfin, l'Allemagne n'a jamais été une entité bien définie du vivant de la duchesse, a fortiori en ce qui concerne les territoires d'où elle était originaire et où elle retourna mourir, cette vaste zone de contact germano-slave qui changea si souvent de maître au cours des siècles.

On notera enfin que le recours à l'histoire culturelle – en l'occurrence interculturelle – comme modèle d'explication tend à «lisser» les rugosités et à taire les brutalités de ce que Georges Pérec appelait «l'histoire avec une grande hache», et c'est chez d'autres contemporains moins huppés que les personnages qui défilent dans la monographie de G. Erbe que l'on trouvera une vérité plus crue sur une certaine société. C'est en ces termes que, dans son «Histoire des deux Restau-

rations», le journaliste et historien Achille de Vaulabelle relate l'entrée des alliés dans Paris, le 31 mars 1814: «Il y eut plus d'une extravagance et plus d'une honte dans cette triste journée. On vit les femmes d'une certain monde prodiguer les bravos, les soins, les caresses aux soldats alliés, tandis que nos malheureux blessés de la veille, repoussés des ambulances et des hôpitaux faute de place, expiraient sans secours, dans les rues et sur les chemins. Quelques-unes de ces femmes, vers le boulevard de la Madeleine, se précipitèrent au milieu du groupe qui accompagnait l'empereur de Russie et le roi de Prusse, poussant des cris de joie et s'efforçant de saisir les mains des deux monarques; d'autres, plus retenues, jetaient sous les pieds des chevaux de ces princes et de leurs généraux, les bouquets de myrte et de laurier dont elles s'étaient parées. L'élégante et belle comtesse Edmond de Périgord (depuis duchesse de Dino) se promena, dans la soirée, assise à cheval derrière un cosaque. Les filles perdues, le 31, ne parurent nulle part; les saturnales de la rue et de la place publique, ce jour-là, appartenrent aux dames riches et titrées» (Deuxième édition, t. I, Paris 1847, p. 281sq.)

Ainsi le parfum discret de conservatisme et d'esthétisme qui émane du beau livre de G. Erbe – l'auteur n'est pas pour rien un spécialiste reconnu du dandysme, sujet qu'il reprend en évoquant ici (p. 213–223) le prince de Sagan (1832–1910), petit-fils de la duchesse et «dernier représentant du haut dandysme français» (cit. p. 1, n. 2), personnage dont Proust n'a pas manqué de s'inspirer – ne saurait-il faire oublier le bruit et la fureur d'un monde transformé à jamais par les guerres et les révolutions.

Cette contribution remarquable, à l'histoire de la Silésie notamment, reste malheureusement réservé aux germanophones à l'heure actuelle.